

## **La politique de la meute : se donner corps**

– Retour sur la *Journée Paroles et manœuvres : Sur le démoniaque* –

L'œuvre de l'écrivain français Antoine Volodine met en scène d'anciens révolutionnaires d'extrême gauche, souvent plus morts que vifs, enfermés dans des prisons ou des camps de concentration. Ils y ruminent leur échec, joignent leur voix et font revivre celles de ceux qui sont disparus lors de rituels empruntant au chamanisme et apparaissant comme une reconstitution fictionnelle de l'idéal collectiviste, mais comme une reconstitution sans espoir dans un monde dévasté par le capitalisme et les dérives totalitaires de la gauche d'inspiration soviétique. Et des grands-mères pluricentennaires, « inconvenablement vieilles », y font naître d'un tas de chiffons la figure à la fois utopique et vaine du révolutionnaire – sorte de golem fragile et voué à l'échec –, qu'elles enverront sans succès restaurer l'idéal de leur jeunesse. On retrouve chez Volodine le rituel, l'idée de collectivité, le rapport au politique, la possibilité de l'échec et la nécessité d'agir – tant d'éléments présents à la journée *Sur le démoniaque*.

### **Prendre forme**

Cette journée *Paroles et manœuvres* organisée par le Centre des arts actuels Skol s'est avant tout caractérisée par l'écoute, le respect, la camaraderie, l'esprit de communauté. Un public attentif et intéressé y a assisté à la conférence complice d'Édith Brunette et Clément de Gaulejac – dans une ambiance paisible s'accordant à la blancheur du décor, mais où la nappe rouge vif posée sur la table des conférenciers rappelait le caractère « démoniaque » du propos : carré rouge sang sur fond blanc. Le respect était ensuite palpable pendant la performance-métamorphose de Julie Andrée T., génocidaire de canards en plastique devenant peu à peu – elle que l'on sait fleuriste à Sagard – une sorte d'ours aux bras roses et à la langue bleue. Puis l'on se serait cru dans un amphithéâtre universitaire durant la conférence de François Lemieux et Érik Bordeleau – qui a l'éloquence du professeur –, mais dans un amphithéâtre à l'heure de l'apéro où l'on boit du vin dans des verres en plastique tout en se demandant avec les conférenciers « Comment se donner corps ? »

Et cette réunion avait justement quelque chose du rituel ésotérique destiné à donner vie, où déjà quelque chose prenait forme entre les conjurations de Noémi McComber ouvrant la journée avec un vidéo où elle répétait un « Non » incantatoire comme pour chasser le démon, la terminologie – « alternatives infernales », « jouissances du démoniaque » – employée par les conférenciers pour nommer les problèmes et y trouver des solutions, le rituel grotesque de Julie Andrée T. ou la fête qui suivie – jusqu’à la fermeture de Skol, et bien plus tard ensuite – autour du lancement des *Cordons de la bourse* de Clément de Gaulejac, un livre portant en lui un questionnement – sur le langage, sur l’aliénation – rappelant certaines des problématiques soulevées durant la journée et racontant lui-même une métamorphose, celle d’investisseurs ou d’opérateurs boursiers bientôt momifiés puis transformés en lombrics.

Et si l’on se « donnait corps », c’est déjà qu’à la journée *Sur le démoniaque* tout le monde se connaissait de près ou de loin, l’assistance formait un groupe où la connivence était sensible, une communauté qui avait quelque chose de la collectivité souhaitée par Érik Bordeleau et François Lemieux, mais qui restait informe – une sorte de boue sans consistance, mais une belle boue, une boue colorée semblable à celle vomie par Julie Andrée T. dans sa performance – et qui était porteuse d’un potentiel d’action mais à qui il manquait cette décision commune d’agir : un plaisir de se retrouver, du rire, des discussions, de la séduction, des sensibilités, mais une suite ?

### **Agir ; réapprendre à parler et à marcher**

Dans un dialogue avec l’assistance, Clément de Gaulejac et Édith Brunette ont insisté sur la nécessité « d’inventer la langue de la riposte », de se réappropriier – ou de détourner – le langage de l’art devenu avant tout un outil du fonctionnariat et du *management*, un outil de demande de bourse qui emprisonne l’artiste dans une logique qui n’est pas la sienne, qui le place devant des « alternatives infernales », de fausses distinctions sémantiques (entre l’art public et l’art élitiste, le rôle social et l’autonomie de l’art, etc.) devant lesquelles il ne sait réagir. Il s’agit de résister au langage de l’ennemi – le néolibéralisme, le capital, tels que nommés par les différents intervenants de la journée –, dont la logique semble être plus

forte que celle de l'art, d'un art qui n'est peut-être efficace que s'il renouvelle – même minimalement – son langage, s'il n'est pas sclérosé. Et le langage de Julie Andrée T. entre boue et volubilité, celui de l'artiste et écrivain Marc-Antoine K. Phaneuf m'expliquant pendant la soirée : « Les théoriciens du complot travaillent comme moi » ou celui de Clément de Gaulejac emprisonnant les pyromanes du capital (frères siamois des théoriciens du complot) dans des momies semblant créées par leur vocabulaire mortifère sont certainement plus riches que toute tentative d'expliquer une démarche artistique, encore plus quand on emploie le langage du subventionneur. On peut alors difficilement croire qu'il n'y ait pas suffisamment de créativité dans le milieu de l'art pour reprendre l'avantage dans la bataille.

Édith Brunette a noté au début de sa conférence l'absence de réaction organisée du milieu de l'art aux mutations des politiques culturelles gouvernementales. Érik Bordeleau et François Lemieux ont suggéré plus tard – à partir des idées du philosophe français Bernard Aspe – qu'il faille organiser des structures « en dehors », créer des « clôtures » favorables à l'action, se constituer en collectifs pour agir tout en apprenant à éviter au sein de ces collectifs l'emprise du « démoniaque », de ce qui entraîne le repli, le « retour à l'étroitesse ». Il s'agit d'exister avec les autres avant d'exister pour soi, d'éviter un défaitisme essentialiste qui empêche d'agir ou retire son sens à l'action, de travailler comme au sein d'une même équipe sportive autour du même ballon, de marcher ensemble.

### **La poudre à gratter**

La situation du milieu de l'art n'est pas confortable : il souffre d'une remise en question de ses modes de fonctionnement, d'une perte de moyens financiers, de la non-reconnaissance de son travail jugé inaccessible au « Grand public » (cette fiction), du contraste entre son idéal romantique et sa condition néolibérale de producteur culturel. Mais à partir des propositions amenées durant la journée *Sur le démoniaque* on peut explorer plusieurs pistes de solution qui gagneraient à se croiser : 1) choisir collectivement plus d'inconfort en travaillant au sein de collectifs hors des structures institutionnalisées du milieu de l'art et en faire un espace de liberté (l'intervention de Bordeleau et Lemieux m'a tout de suite fait

penser à la culture – très européenne – du squat et à l'autogestion radicale qu'elle implique souvent) ; 2) entamer une lutte collective pour en revenir à des conditions de travail acceptables en tentant de revoir (inverser) la relation des artistes avec les institutions et d'éviter l'aliénation du système ; 3) mener des luttes individuelles à la portée collective.

Dans le contexte d'une manifestation, on parlerait de « diversité des tactiques ». Il s'agit en somme de ramener collectivement l'art sur la place publique, de multiplier et diversifier les actions, de jouer les agents doubles, de se penser en groupe sans négliger l'action individuelle.

Les intervenants de la journée *Sur le démoniaque* ont posé des questions : celle de la possibilité de dire « Non », de la réponse de l'art à l'idéologie dominante et destructrice, de la clôture nécessaire au groupe pour agir dans un contexte où le milieu de l'art est aux prises avec un système qui avance, qui croit en sa conception du progrès ou qui fait semblant d'y croire, alors que l'art – lui – fait souvent preuve d'intelligence en doutant, en ne fonctionnant pas avec la logique optimiste du néolibéralisme. Mais cette intelligence doit aussi être l'occasion d'action. Il y a *dire* et il y a *faire*. Les révolutionnaires pluricentennaires de Volodine agissent même quand toute leur d'espérance a disparu. La crise actuelle pourrait être une chance, l'occasion de profiter d'un inconfort pour que chacun se lève ensemble de sa chaise.

## **La meute**

À la fin de la soirée un groupe nombreux et bruyant est sorti de Skol, a marché dans la rue d'un même rythme – comme dans une manif –, s'est engouffré dans le métro, est remonté à la surface, a envahi un autobus, a eu des allures de meute hurlante décapitée, une vingtaine de personnes fonctionnant en groupe, semblable à un mille-pattes sans tête, un monstre né du rituel de la journée comme le révolutionnaire conçu par les grands-mères de Volodine, pour se diriger comme une entité unique poursuivre la soirée ailleurs avec ce même esprit de communauté qui s'était fait sentir dès le début de la journée. Cette unité – en soi – est déjà une réponse à l'aliénation du système et il faudrait espérer voir ceux qui y participent

agir plus souvent de concert et développer ensemble un langage qui soit beaucoup plus « infernal » que celui qui oppresse. Il ne s'agit pas d'attendre l'arrivée d'un nouveau gouvernement plus sensible à la situation des artistes. Il pourrait ne jamais arriver. Et les choses iront de plus en plus mal.

Il s'agit d'être ensemble.

Il s'agit peut-être d'être ensemble dangereusement.

Et si cela ne servait à rien ?

Ce serait au moins l'occasion d'être ensemble.

David Clerson est l'auteur d'un roman (*Frères*, Hélotrope, 2013), lauréat du Grand Prix littéraire Archambault, et de nombreux textes de critique et de fiction parus dans plusieurs revues et collectifs.